Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 38

Artikel: Une belle peur
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-204491

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Ne pu pas, monsu ; mâ se vo volliâi mè bailli la cédula que vo z'âi contre mon père, le vo deri prâu.

— Ne pu pas, mon valet, n'è pas minna ; mè faut l'allâ dere au monsu à quoui l'è.

Et lo protiureu l'è z'allâ trovâ lo monsu.

— Serviteu, monsu. Ne sé pas cein que mè faut fére avoué clliau dzein. Yé trovâ on bouébo que m'a fé dai drôlo dè compllimein, yô ne vâyo gotta, et n'a pas volliu m'espliquâ cein que cein va à dere dèvant que lâi baillisso la cédula.

— Oh la ! que fau-te fère avoué clliau poure dzein. Tenî-dè la cédula, et que vo z'espliquâi bin cein que vo z'a de.

Lo protiureu l'è don retornâ vè lo bouébo.

— Vâique la cédula. Ora, expliqua-mè vâi cein.

— Eh bin vouai, monsu. Mon père è z'allâ impronta de l'ardzein por vo paï. E-te pas z'allâ fère on diablio po ein défère ion ?

— Et ta mère ?

— Ah ! ma mère ? Eh bin, l'è z'allâie fère au for po la senanna passâ ; no z'ein impronta dau pan, ora le no faut rebailli ; n'è que justo.

— Et ta chéra ?

— Oh ! ma chéra ? Sti an passâ, le chantâve et le dansive, et ora l'è au llî que m'a fé on nèvâu que nion ne vâu.

C'est jour de fête. — Demain, dimanche, c'est la kermesse de La Sarraz. On fait très bien les fêtes à La Sarraz, savez-vous, et nous connaissons nombre de gens de la ville qui n'en manquent pas une.

Que de choses au programme ! Carrousel, avec des chevaux extra-dociles ; roues aux pains de sucre et à la vaisselle, la fortune des ménages, tourniquets, quilles, boucles, etc., etc. A la cantine, service « militaire ».

« Accours, » dit au passant, à l'ami, le programme de la kermesse, que terminent quelques quatrains au tour original, signés H. S., ce qui veut dire : Henri Schüler, frère de Pierre Alin, le chansonnier bien connu des lecteurs du *Conteur*.

Accours à notre appel, forme des bataillons,
Viens, prends part aux combats de nos paisibles lices ;
On s'y bombarde fort, mais à coups de bouchons,
Et les pains qu'on reçoit sont de sucre ou d'épices.

Français vaudois. — Nous nous moquons souvent et avec raison du français fédéral. Le français vaudois n'a rien à lui envier.

Dans un rapport officiel sur l'élevage du bétail, rapport vieux de quelques années, l'auteur constatait que ce qui nuisait le plus à l'élevage, c'est que nos paysans « regardent trop du côté du lait ».

Qui en veut ? — Annonce cueillie dans l'un de nos journaux :

« A vendre, à la suite d'une ruade qui a tué son propriétaire, un joli petit cheval de selle. »

Discrétion. — Le directeur d'un théâtre peu fréquenté avait envoyé un bilet de fauteuil d'orchestre à l'un de ses amis, qui n'en usa pas.

Le lendemain, le directeur le rencontre :

— Pourquoi donc n'es-tu pas venu à la représentation d'hier ?

— Par discrétion, mon cher ; j'ai craint de troubler ta solitude.

Ça ne mord pas. — Francis du Battioret, célibataire quasi fossile, est entrepris par l'aguichante Mlle Brinnette :

— Voyons, monsieur Francis, ne songez-vous pas avoir un jour votre propre foyer ?

— Non, mademoiselle, je cuisine sur la lampe à esprit-de-vin.

Une belle peur. — La jeune Mme X., mariée depuis trois semaines à peine, ne peut faire un pas sans son seigneur et maître. Comme elle l'a perdu de vue depuis une demi-heure, elle demande, tout anxieuse, à son frère à elle, s'il sait ce qu'il est devenu.

— Hélas ! ma pauvre sœur, lui fait ce pince sans rire de frère, je viens de le voir dans un assez vilain état : le cou serré dans un mouchoir, une lame d'acier sur la gorge, il écumait littéralement...

— Grand Dieu ! où donc est-il ?

— Chez le coiffeur.

Au-dessus de M. Forrer, ou en revenant de de la revue.

Un bellettrien neuchâtelois, qui a assisté à la revue de Granges-Pacot, adresse la lettre que voici à l'un de ses amis.

Cher vieux,

Je t'ai quitté assez brusquement hier matin, mais j'allais voir le défilé ; il ne s'agissait pas de manquer son affaire !

Or donc, tu m'as vu lancé sur ma bécane dans la direction de Romont. Je filais comme la flèche par delà Riaz et d'autres lieux ; je craignais d'arriver trop tard et de revenir bredouille ! Zut !

Bref, depuis les environs de Romont, on commence de rencontrer des troupes et des troupes, des files de canons, des voitures. Je m'aperçois que les routes vont être barrées aux cyclistes, motos, autos et tout ce qui s'en suit. Que faire ? Il faut devancer la troupe, si l'on veut tout voir.

Arrêté au contour d'un chemin avec un motocycliste, on se consulte.

— Moi, je vais prendre à travers champs, dit le moto.

— Y penses-tu ? (Tu sais, on se tutoie tous, sans se connaître, dans le genre sport !) Tu vas buter contre pas mal d'obstacles !

— Peuh ! avec ma machine on passe partout. Allons-y.

— Je te suis. A la garde, avec mon vélo bien en train...

Et nous voilà, dansant comme des fous, moi derrière la motocyclette, à travers tous les obstacles.

On finit par arriver à nos fins, toutefois. Nous voici en avant de la colonne, en plaine, là où ils ne peuvent manquer de passer. Le défilé se fera ici, dans toute sa longueur, nous assure-t-on. Il serait loisible de le contempler, mais où se percher ? Bientôt tout sera envahi et les ordres sont stricts ; on ne se met pas où l'on veut.

Moi, j'avise en plein milieu de la plaine, deux chênes élevés et portant branches presque jusqu'en bas. Si l'on pouvait monter là-haut ; voilà, en outre, une barrière, juste pour y dissimuler mon vélo. Lançons-nous ; on ne voit personne. Qu'est-ce à dire ! Juste au-dessous de nos arbres, des chars à pont avec des chaises dessus. Pour sûr, ces places-là doivent être des réservées ; on sera chouettement bien, là, au-dessus. Je lâche mon compagnon indécis, j'enfouis ma bécane au mieux. De quelques efforts du biceps et des jarrets, j'atteins bien vite le faîte. Je m'aperçois que l'arbre voisin niche déjà deux oiseaux de mon genre. Je reconnais même un copain !

— Ah ! vous avez aussi eu l'idée ?

— Oui, parbleu... Pas de bruit, qu'on ne nous voie pas !

Je me tapis au mieux là-haut. Mais, voilà que deux gaillards nous ont aperçus et veulent faire comme nous. Les gros pâtés qu'ils sont, surtout l'un, restent à mi-chemin en haut le tronc.

— Hardi, fait l'autre, *boudze* donc, on nous verra ! Il sue, il essaie de remuer sa graisse, pas moyen de pousser plus haut. Par sa faute, on s'aperçoit du manège : voici des caporaux, un capitaine !

— Tonnerre ! qu'est-ce que vous fichez par

FEUILLETON DU *CONTEUR VAUDOIS*

2

SOIRÉE D'AMATEURS

Maintenant, dit-il, c'est le tour des... (*avec dédain*) jeunes, de donner. Qu'ils montrent aussi un peu de dévouement. Ah ! le dévouement ! de son temps, c'était de la monnaie courante. On ne comptait pas avec. Aujourd'hui, les... « nouveaux », ce n'est plus ça.

Cette fois, c'est bien fini, il tiendra bon ; il ne jouera plus.

Cependant à toutes les soirées il est sur la scène, à laquelle il fait ses adieux irrévocables. Il ne consentait d'abord à prendre qu'un tout petit rôle — pour rendre service, absolument — il a fini par obtenir l'un des principaux. Et voilà comme, pauvre victime de son dévouement, il se voit, chaque année, dans l'obligation de se laisser applaudir par un auditoire,... à qui, d'ailleurs, il n'est pas permis de manifester autrement ses sentiments.

Oscar. — Le portrait suivant nous montre l'amateur qui n'a pas la moindre idée de l'art dramatique. Il se moque comme de colin-tampon du sens et du caractère de la pièce. Il ne voit que son rôle et le remplit à son idée, comme il lui paraît ; presque toujours avec une grande naïveté.

C'est un fidèle habitué des représentations théâtrales du dimanche.

Seules, les scènes à grand effet, les rodomontades des mélodrames et les grosses farces ont quelque effet sur lui...

Paul. — Lui procurent des jouissances « vraiment artistiques. »

Oscar. — La comédie du jeudi, le « bassine ». *Les Deux Gosses* ont fait sa joie. Voilà sa pièce ! Il en a pris une indigestion.

Il lui faut des rôles bruyants, forcés, auxquels il ajoute encore, en toute sincérité, persuadé que c'est là le vrai secret de l'art.

Paul. — Exemple : Doit-il pénétrer sur la scène par une fenêtre, il demandera s'il ne pourrait point, en entrant, briser un carreau ou renverser un meuble. « Le public se tordra », dit-il. Il en est même si sûr que, d'avance, il se « tord » lui-même dans un bruyant éclat de rire.

Bien heureux est-on quand il s'en tient là et qu'il ne brise pas une table ou quelques chaises à chaque répétition.

Oscar. — Nous avons aussi l'amateur qui veut à lui seul remplir toute la scène — il appartient ordinairement au groupe des lettrés — Honni de ses camarades, dont il paralyse le jeu, dont il « coupe » tous les effets.

Paul. — Il s'impose au public et ne voit pas qu'il le fatigue et l'énerve.

Oscar. — De même acabit est celui qu'un rôle secondaire relègue à l'arrière-plan, et qui pour s'en consoler, sans aucun souci de la pièce et de la vraisemblance, accapare l'attention du public, par ses tours de polichinelle, par ses grimaceries et provoque des éclats de rire au moment le plus pathétique.

Paul. — L'étonnement de ses partenaires, déconcertés, fait sa joie.

Oscar. — Il y a également le timide que la seule perspective de la représentation a empêché de dormir, de manger même, depuis huit jours. Pâle et tremblant chaque fois qu'il doit entrer en scène, pour se donner du courage, il boit, il boit des rasades à rouler un Polonais. Et cela souvent sans effet.

Paul. — Sans effet immédiat. Mais après la représentation, délivré de son souci, le pauvre timide devient d'une témérité inquiétante.

Oscar. — Il est encore bien d'autres types d'amateurs, mais je ne puis les faire défiler tous devant toi, en ce moment. Nous avons vu les principaux, les plus frappants.

Paul. — Sais-tu que ce n'est guère une réclame pour les amateurs, ton prologue !

Oscar. — Ce n'est pas tout. Je termine mon premier tableau par une scène à effet : La première répétition, avec toutes ses gaucheries, toutes ses drôleries.